

rieux à travers ces grilles délabrées. De pauvres vieux lions, au dos pelé, à la crinière en broussailles, les yeux ternes, les dents élimées, les griffes usées à traîner sans cesse sur le sapin humide et puant. Des lions maigres, énervés, sans force, à peine capables d'éventrer un garçonnet, dévorant sans joie des viandes souillées, et rugissant comme un mouton bête, seulement pour faire voir qu'ils avaient autrefois été très féroces.

Autrefois !... Quand une fournaise de rayons pleuvait sur le sable rougi à blanc du désert, quand la faim aiguisait ces crocs jaunis, quand les vaillants fauves s'enlevaient par bonds gigantesques, flairant l'ennemi derrière les nopals poussiéreux ; quand leurs nobles flancs résonnaient sous les coups de leur queue puissante, à l'heure douce où l'ombre faisant jaillir de l'azur les étoiles, des tribus de carnassiers vont se désaltérer à la source des oasis, fraîche et limpide, sous son dais de palmiers.

Ces lions découronnés, petit Régis les vit avec une indicible allégresse. Il les salua de noms belliqueux ; il les flatta ; il eut voulu les caresser, passer sa main petite et blanche dans leurs poils rudes et emmêlés. Il leur adressa le confiant sourire de l'enfant qui n'a peur que de l'inconnu. Il leur envoya des baisers ; mais eux, les cruels, sans remuer, immobiles dans leur attitude de sphinx, laissèrent tomber sur lui, méprisants, le regard calme, placide, horriblement dédaigneux, du bourreau qui, bravé, fait grâce.

Alors vint un bohémien qui les dompta. Il n'eut point de courage. Abusant de sa force d'homme libre et quasi civilisé, il les roua de coups de barre, leur asséna des chiquenaudes sur le nez, leur tira les moustaches, s'assit impudemment sur leurs flancs, ouvrit leur gueule et leur prodigua les outrages. Eux se laissaient faire, majestueusement, sans ressouvenir des ripailles passées, où la chair de musulman criaient sous leur mâchoire, où d'un seul coup de griffe ils déchiraient l'insolent, aventuré à les chasser sur leur domaine. Ils n'étaient plus lions maintenant, mais bêtes de parade, saltimbanques, avilis, à jamais déshonorés !

Telle qu'elle fût, honteuse, pénible, barbare, presque ridicule, cette scène fit une impression profonde sur l'apprenti saltimbanque. Il en rêva. Il se vit, domptant par la seule force de sa volonté,